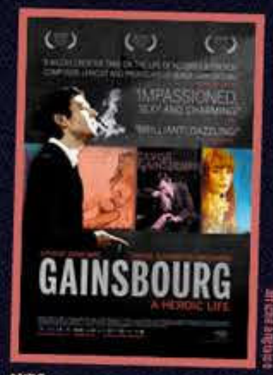
GAINSBOURG (VIE HÉROÏQUE)

JOANN **SFAR**, 2010



affiche anglaise

AVEC
ÉRIC ELMOSNINO, LUCY GORDON, LAËTITIA CASTA, DOUG JONES, ANNA MOUGLALIS, PHILIPPE KATERINE, YOLANDE MOREAU, MYLÈNE JAMPANOÏ, SARA FORESTIER, CLAUDE CHABROL
SCÉNARIO
JOANN SFAR
MUSIQUE
OLIVIER DAVIAUD
PRODUCTION
MARC DU PONTAVICE, DIDIER LUPFER

Ça se bouscule ! Joann Sfar convie Vian, Fréhel, Bardot, Gréco et moult figures échappées ou ressuscitées de l'oubli. Voici un cabinet de curiosité chatoyant, où le cinéma d'animation s'engouffre avec malice dans les prises de vues réelles, l'auteur de bandes dessinées imprégnant de son pinceau chaque pore du film. Pour conter la vie de Gainsbourg, Sfar conjugue ainsi le Musical avec singularité et le surréalisme sous des formes plurielles. Mais derrière l'hommage, le film est constellé de thématiques *sfariennes* : identité, judéité, séduction. Enfant à la répartie acérée, Lucien Ginsburg grandit dans une France occupée.

À ses côtés l'accompagne un monstre échappé d'un poster de propagande antisémite, un double poétique à la tête proéminente nommé La Gueule. Nous suivons ainsi la construction artistique et identitaire du garçon. Mais cette enfance à humer l'errance française sous le régime nazi marque à jamais Lucien, qui devient homme trop tôt et se consume adulte. De l'enfance, il lui reste ses trésors : une créativité débordante et sa marionnette, rebaptisée Professeur Flipus. Transformée, élégante et filiforme, elle officie désormais comme sa conscience. Les traits de Gainsbourg, accentués, se dessinent sur ce poète, mauvais génie, double diabolique qui l'incite aux excès et à la provocation !

À l'image de la parodie de la chanson du « Poinçonneur des Lilas » en « Fossoyeur de Pacy-sur-Eure », Lucien Ginsburg s'est transformé au fil du temps en une caricature. Sfar traite de cette problématique de l'image. Si l'effronté Lucien est le premier à demander son étoile jaune, cet événement, retranscrit comme une boutade, cache un traumatisme. Sans cesse, Gainsbourg exprime son dégoût pour son aspect physique, les posters placardés sur les murs de son enfance ayant forgé ce miroir de répulsion. La propagande désignant le juif comme laid et nuisible hante le compositeur. L'antisémitisme a construit et déconstruit Gainsbourg. Sous les attributs d'un stupéfiant Elmosnino, il se révèle autodestructeur. Ayant intégré ce rejet juif, cette représentation nazie, Gainsbourg ne s'accepte pas. Inextricablement, il choque via son art, attise la foudre en cherchant à être mis au pilori. En rébellion, il pulvérise ses relations et se saborde. À partir des années Birkin, cette image subversive, il l'apprivoise. Il devient Gainsbarre, écluse les bouteilles d'alcool et s'enfonce dans les bras de la décadence.

L'ANTISÉMITISME A CONSTRUIT ET DÉCONSTRUIT GAINSBOURG

Constellé d'anecdotes et de fantaisies, ce film hétéroclite illustre un portrait exceptionnel d'un artiste polymorphe. Au fil des compositions de Gainsbourg, ses romances sont narrées telles des parenthèses enchantées. Mais l'éternel exclu, insolent et sensible, s'accomplit ici dans un état second. En réinterprétant la Marseillaise en un hymne aux accents jamaïcains, il repousse les frontières des stéréotypes : « Aux armes et cætera » sonne comme une charge musicale libératrice. Mais son auteur est déjà loin ; il a trouvé un havre de paix en se perdant dans les méandres éthyliques. Fantasmagorie insolite d'un homme en quête d'identité, **Gainsbourg** se révèle en citoyen des arts éblouissant ! ●

TEXTE : MARJOLAINE GOUT

La Chute d'un corps

MICHEL POLAC 1973

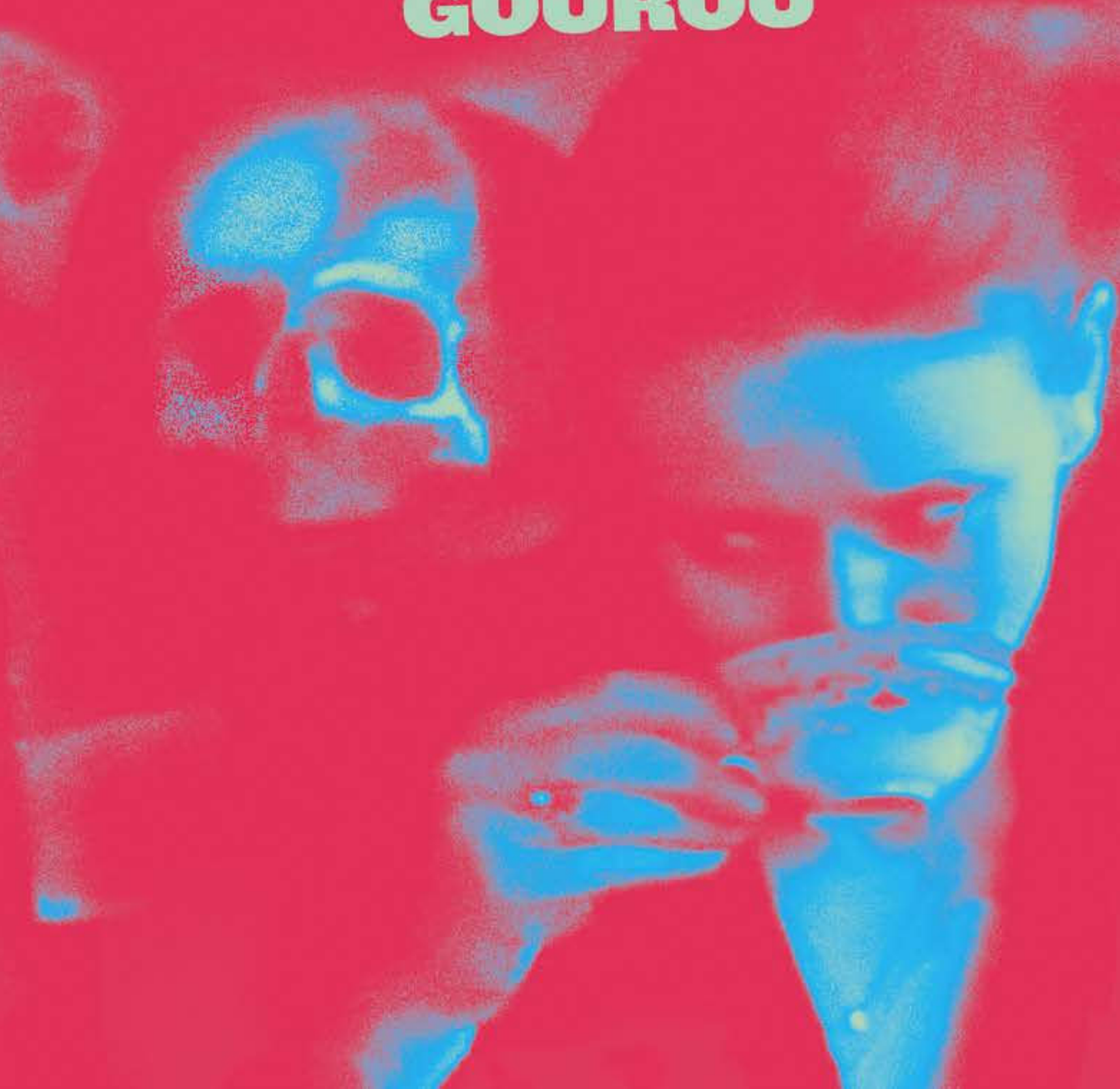
AVEC MARTHE KELLER
DANIEL CECCALDI
FERNANDO REY
JACQUES STERNBERG
SCÉNARIO MICHEL POLAC
MUSIQUE TERRY RILEY
PRODUCTION ALBINA DU BOISROUVRAY

Il est toujours plaisant de ne pas être trompé sur la marchandise, et quand un titre annonce **La Chute d'un corps**, quelle joie d'entendre choir une enveloppe charnelle. Et cela dès le début du métrage ! Une jeune femme y déploie tous ses talents vocaux et pousse un grand cri au moment de chuter lourdement sur la terrasse de l'appartement occupé par Marthe Keller et son amant d'une nuit. Un homme mystérieux venu d'au-dessus (Fernando Rey) la dissuade d'appeler la police et la convainc de le laisser gérer l'accidentée. De cette expérience dérangeante va naître chez Marthe Keller l'envie d'en savoir plus sur ce charismatique gourou et sur l'emprise qu'il possède sur les gens, et spécialement les jeunes femmes. **La Chute d'un corps** est certainement un film à classer dans la catégorie «rare», on pourrait même dire non visible, car il n'existe que peu de copies dans les circuits officiels. Est-ce dû à une gestion aléatoire des ayants droit ? Ou au *je-m'en-foutisme* libertaire de Michel Polac envers sa production cinématographique ? Ou encore à la réputation sulfureuse du monsieur qui suscite maintenant une résonance particulière avec certains thèmes du film ? Quoi qu'il en soit, sa découverte (ou redécouverte) a quelque chose de fascinant tant l'ambiance, le rythme et la forme même hypnotisent et absorbent lentement le spectateur. La métaphore est habile, le personnage de Marthe Keller dégringole lui aussi inexorablement dans les méandres de l'embrigadement et voit ses réticences céder les unes après les autres. Dans sa description détaillée du fonctionnement d'une secte, le film évite les raccourcis trop évidents et se concentre sur une exploration presque anthropologique du sujet, sans jugement hâtif ou traits forcés. Il ne délaisse pas pour autant une certaine forme d'humour ou de grotesque latent, surtout dans sa dernière partie. Polac ne souhaite pas délivrer un pamphlet ou, *a contrario*, une brochure portes ouvertes ; il s'intéresse essentiellement au cheminement psychologique de son personnage principal. Qu'est-ce qui pousse cette jeune femme équilibrée, quoiqu'un peu perdue, sensible à l'ennui et à la solitude, à enquêter sur son énigmatique voisin, pour ensuite commencer à lui faire confiance et enfin «s'abandonner» à lui ? À cet égard, le casting est plus que parfait, cela en est même suspect : Fernando Rey incarne un gourou/mage plus vrai que nature qui charme, louvoie et rayonne de mille feux noirs, et Marthe Keller est une belle jeune femme qui se cherche, aux accents d'ingénuité et à l'humeur changeante. Les deux apportent une ambiguïté naturelle à leurs personnages.

La Chute d'un corps étudie la fabrique de la manipulation, comment l'on prend l'ascendant sur l'autre en le laissant venir et accepter lui-même les conditions de sa soumission. C'est un film enivrant, presque mental, accompagné d'une musique suggestive, foreuse de cerveau et d'âme, du monument répétitif Terry Riley. D'autres l'auraient taxé d'objet filmique non identifié ; nous préférerons parler d'hypnose filmique dégringolante. Il ne vous reste plus qu'à vous munir d'un pendule et lentement fermer vos paupières...

TEXTE : JULIEN SAVÈS

L'ENVIE D'EN SAVOIR PLUS SUR CE CHARISMATIQUE GOUROU



MAURICE TOURNEUR

LA MAIN DU DIABLE

1943

AVEC PIERRE FRESNAY, PALAU, JOSSELINE GAEL, NOËL ROQUEVERT, GUILLAUME DESAX, PIERRE LABOUEY
SCÉNARIO JEAN-PAUL LE CHANOIS D'APRÈS UNE NOUVELLE DE GÉRARD DE NERVAL
MUSIQUE ROGER DUMAS
PRODUCTION MAURICE TOURNEUR, ALFRED GREVEN

Faust es-tu là ? Né sous le signe de la croix gammée, **La Main du Diable** semble avoir noué un pacte avec le Malin. Une ombre plane sur le métrage : celle d'une France occupée. Car ce tournage fut ô combien mouvementé ! La femme de Maurice Tourneur fut arrêtée par les nazis, mais la production résista. L'ancien assistant d'Auguste Rodin, qui avait approché plus d'une porte des Enfers, réalise avec des chutes de pellicule un film incroyable. Pourtant, cette œuvre produite par la *Continental Films* n'augurait rien de fameux. Soulignons que cette société française fut créée sous l'impulsion de Herr Propagande, alias Goebbels ! Distraire les Gaulois réfractaires afin d'endiguer toute résistance fut la ligne directrice de la maison. Ainsi, les deniers de la Wehrmacht financèrent ce film. Sauf que les nazis doivent se retourner dans leurs cryptes car, pour adapter la nouvelle de Gérard de Nerval, Maurice Tourneur s'était adjoint les services de Jean-Paul le Chanois, né d'un père juif, «le Chanois» n'étant qu'un prête-nom. Mieux, ce dernier et Jean Devaivre, assistant-réalisateur, furent d'actifs résistants. Autant dire que cette **Main du Diable** fait office de doigt d'honneur !

Dans une auberge de montagne, un tourmenté Pierre Fresnay fait irruption, un énigmatique colis à la main. Un orage éclate. Plongés dans l'obscurité, les clients s'affolent, d'autant que le paquet de Fresnay se volatilise. Dépité, celui-ci se confie aux randonneurs intrigués. Il raconte son parcours faustien, de peintre sans notoriété à célébrité. Tout commence avec une étrange acquisition : celle d'une main...

Tourneur explore ici le fantastique en transgressant nos attentes. Grâce à cette main magique, Fresnay connaît un enchantement : une ascension fulgurante. Mais le merveilleux s'effrite quand le réel l'accable. Le regard effrayé d'une chiromancienne étudiant la main de Fresnay dévoile la nature de celle-ci : il a signé un pacte avec le Diable le condamnant, et cette main possédée se retourne contre son hôte. La griffe de Tourneur, c'est de mêler des angoisses concrètes à la comédie. L'épouse vénale quitte ainsi Fresnay tandis qu'un petit homme au chapeau melon le hante. Marchand de rêves puis huissier inflexible, sa bonhommie dérangeante cache un Diable fourbe et glaçant. Mais Fresnay n'est pas en reste et tente coûte que coûte de s'affranchir de sa dette... Si le métrage prend son temps, le dernier acte s'accélère, sa mise en scène invoquant l'expressionnisme avec un travail d'ombres et de lumières magistral. Ombres géantes ! Représentations délirantes ! Le récit, empreint de surnaturel, invite le spectateur à se méfier des apparences trompeuses, à ne pas céder à la facilité et surtout à ne pas courber l'échine face à l'oppresseur d'un monde désenchanté. À l'instar de Murnau, qui fit de son **Nosferatu** (1922) une publicité pour l'occultisme, **La Main du Diable** est un mirifique tract anti-nazi aux accents de résistance ! ●

UNE ÉTRANGE ACQUISITION : CELLE D'UNE MAIN...

TEXTE : MARJOLAINE GOUT
ILLUSTRATION : LENTÉ CHRIS

LE GLAIVE ET LA BALANCE

ANDRÉ CAYATTE (1963)

AVEC
JEAN-CLAUDE BRIALY, RENATO SALVATORI, ANTHONY PERKINS, PASCALE AUDRET (sœur de Hugues Aufray, décédée tragiquement dans un accident de la route en juillet 2000 et mère de Julie Dreyfus, la Sophie Fatale de KILL BILL : Volume 1 !)

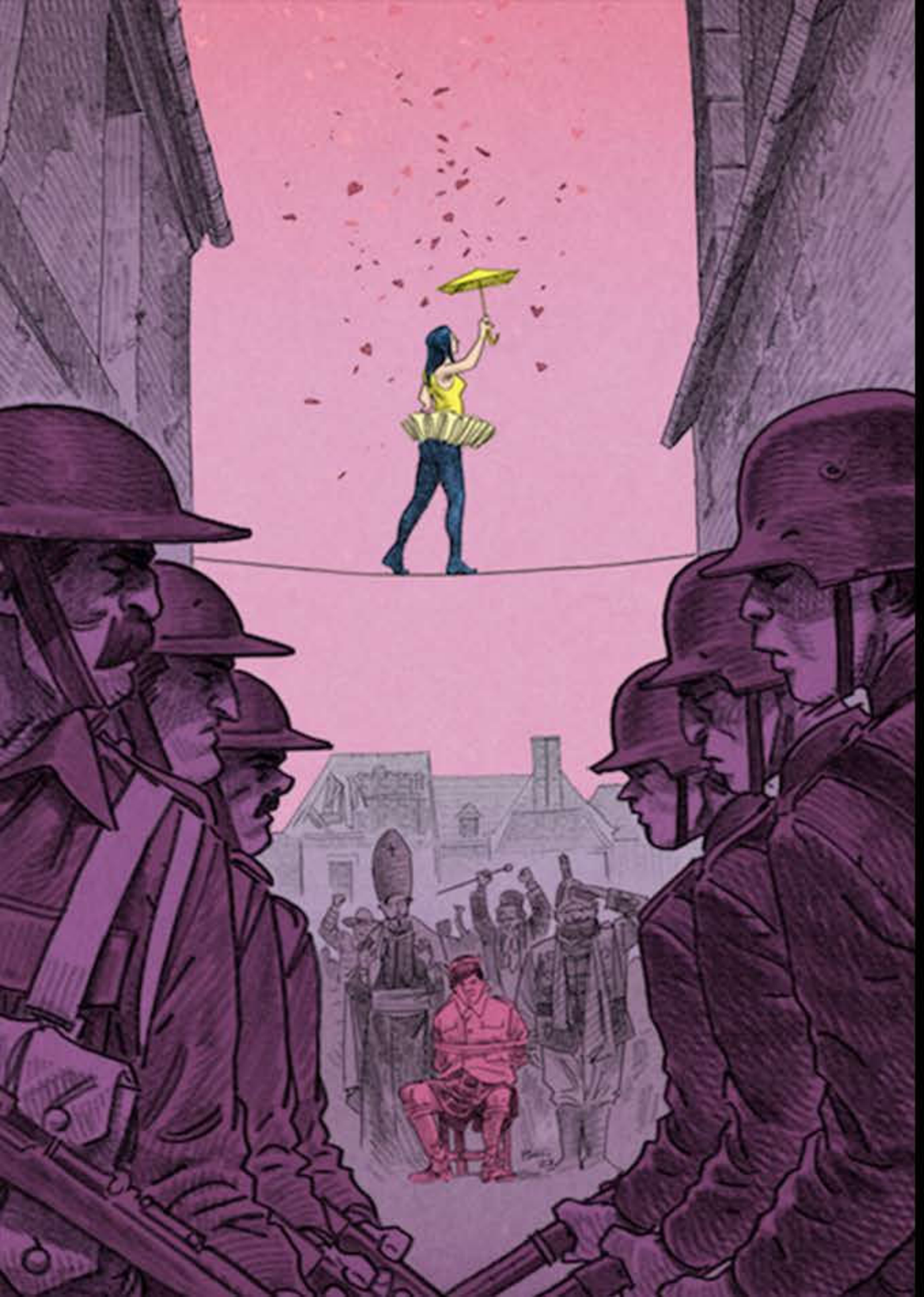
SCÉNARIO
ANDRÉ CAYATTE
MUSIQUE
LOUIGUY
PRODUCTION
WILLY PICKARDT
ROBERT SUSSFELD

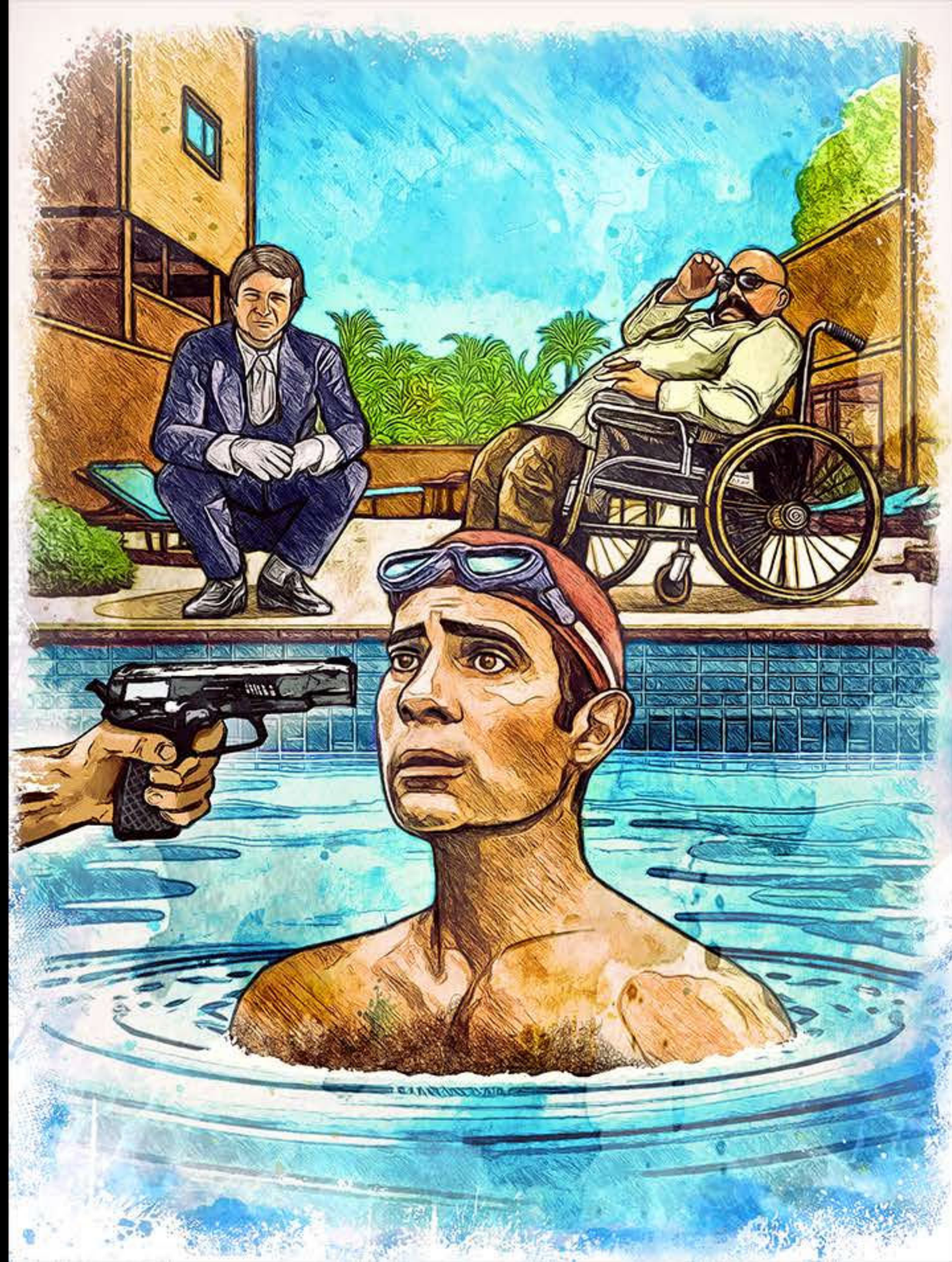
« Chaque film d'André Cayatte est pire que le précédent… » Pour François Truffaut et ses acolytes de la fameuse Nouvelle Vague, le cinéma de ce metteur en scène prolifique des années 50 et 60, c'était vraiment de la merde ! Il faut dire que Cayatte avait tout pour leur déplaire : ancien avocat reconverti dans le 7e art, il était de gauche, contrairement à la grande majorité des petits génies de la Nouvelle Vague qui, Truffaut en tête, penchaient à droite avant de retourner piteusement leurs vestes avec la déferlante de Mai 68… Tenant d'un cinéma classique et populaire dans le bon sens du terme, Cayatte n'hésitait pas à aborder des sujets alors encore tabous comme l'antisémitisme ou l'homosexualité, et toute sa filmo est un long combat humaniste contre la peine de mort, les failles de la justice et les dérives moralistes de notre société.

Preuve en est ce **Glaive et la balance**, variation passionnante sur la notion de culpabilité et d'innocence. La trame est on ne peut plus classique : sur la Riviera, Patrick, jeune fils de la richissime madame Winter, est ravi par deux individus, mais le kidnapping part rapidement en vrille. Un motard est tué lors d'une course-poursuite et l'enfant est retrouvé assassiné. Traqués par la police, les deux malfrats se réfugient dans un phare et se retrouvent cernés. Trois hommes en sortent : deux coupables et un innocent. Mais lequel ?

Adoptant une structure maligne, l'intrigue épouse le point de vue des trois suspects, suit leur parcours et révèle peu à peu leur passé peu reluisant. Interprétation aux petits oignons du trio Perkins-Brialy-Salvatori, présence de seconds rôles incontournables (Fernand Ledoux en procureur, Jacques Monod en commissaire, Robert Rollis en journaliste, Pascale Audret en fausse ingénue, Jean Ozenne en mécène amateur d'éphèbes, j'en passe et des meilleurs !), ambiance jazzy (l'intrigue se déroule pendant le festival d'Antibes) sans oublier les dialogues brillants mitonnés par Henri Jeanson ; Cayatte nous régale plus de deux heures durant ! Culminant par une fin d'une noirceur extrême que nous nous garderons bien de « divulgâcher », cette petite perle noire oubliée des années 60 est bien à l'image de l'œuvre d'un cinéaste par trop vilipendé et méprisé. En un mot comme en cent, foi de Distordu, il faut réhabiliter le soldat Cayatte ! ●

TEXTE : **PHILIPPE ROSS**





MILLER

Jean Yanne
Jean-Pierre Mariette
Carole Laure
Philippe Ogouz

ASPHALTE

Denis Amar

N.Oulès